

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANCON

607-699

Fêté le 6 juin

On croit généralement que Claude naquit dans le château de Bracon, près de Salins, d'une famille romaine et illustre. Son père était patrice du Scoding ou maire du palais, c'est-à-dire gouverneur de la contrée. Quand il eut sept ans, on lui donna d'excellents précepteurs pour lui apprendre les lettres humaines et le former aux exercices de la piété; ses progrès furent rapides, car il avait un esprit vif, un jugement solide et une docilité extrême. Il lisait avec beaucoup d'assiduité les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, les histoires des Martyrs, la vie des saints confesseurs, et les sermons ou homélies des docteurs de l'Eglise, qui étaient alors bien plus répandus qu'aujourd'hui parmi les fidèles. Cela ne l'empêchait pas de s'adonner aux œuvres de piété; il allait tous les jours à la liturgie; il passait les fêtes et les dimanches presque tout entiers à l'église, où il assistait dévotement aux saints mystères et à toutes les heures canoniales, et entendait le sermon avec une attention et une avidité merveilleuses. Il fuyait les sociétés et les lieux qui offraient du danger pour sa vertu; tout son plaisir était de fréquenter les personnes de piété qui, par leur discours saints et édifiants, pouvaient donner une nourriture solide à âme. Il n'avait, avec les personnes du sexe, que des rapports de nécessité en de convenance. Il était modeste dans son maintien, circonspect dans ses paroles.

Sa démarche grave, ses mœurs pures, le faisaient respecter et aimer de tout le monde.

Gollut dit que saint Claude porta les armes jusqu'à vingt ans. A cet âge (627), il entra dans la milice sainte; il embrassa l'état ecclésiastique et demanda à être reçu au chapitre de l'église cathédrale de Besançon, qui vivait dans la plus grande régularité, suivant les institutions et les exemples de l'archevêque saint Donat. Ce prélat admit avec empressement notre Saint parmi ses chanoines. Claude fut leur modèle. Il étudia avec tant d'assiduité les saintes Ecritures, qu'aidé de la grâce divine, il devint très savant. On le chargea d'enseigner la science sacrée aux jeunes clercs, fonction dont il s'acquitta avec un brillant succès.

Pendant qu'il enrichissait son esprit de tant de lumières, il ôtait à son corps tout ce qui pouvait le porter au péché. Il avait les sens si bien réglés, que rien n'y entraînait qui pût altérer son âme, et lui donner des pensées et des affections déshonnêtes. Il jeûnait tous les jours, excepté les fêtes et les dimanches et ce jeûne était si rigoureux, qu'il ne mangeait que le soir. Ses veilles étaient fréquentes, et souvent il passait les nuits sans dormir. Il n'y avait rien d'éclatant dans ses habits sa retenue, son austérité, étaient celles d'un moine accompli.

Ne trouvant pas néanmoins ce genre de vie assez austère, il sortit du chapitre de Besançon après douze ans, et se retira dans le monastère de Condat (639), alors appelé Saint-Oyand. Il y fut, dit son historien, outre sa piété et son assiduité à la prière, sobre dans ses repas, ne se nourrissant que de racines; il ne se reposait que sur un dur grabat; la pâleur de son visage et la maigreur de son corps lui servaient d'ornement. A l'âge de trente-sept ans (644), il lui fallut, malgré sa résistance, accepter la charge d'abbé, devenue vacante par la mort d'Injuriose. Sous son gouvernement, il y eut, dans ce monastère, beaucoup de Saints, dont on vénéra plus tard des reliques. Il obtint, en 650, du roi Clovis II, la restitution des biens enlevés à son Ordre avec de nouvelles libéralités; il embellit, orna les églises, répara, augmenta les bâtiments, introduisit ou du moins fit observer la Règle de Saint-Benoît. On possédait encore, au 12^e siècle, un recueil de sermons, dans lesquels le pieux abbé avait laissé à ses enfants sa doctrine et son esprit.

Après la mort de saint Gervais, archevêque de Besançon (685), le clergé et le peuple furent longtemps divisés sur le choix d'un successeur; enfin, pendant qu'ils priaient Dieu de mettre un terme à leurs contestations, une voix du ciel se fit entendre et leur ordonna de choisir Claude pour évêque. On obéit avec joie à cette élection divine. Une députation alla l'annoncer à Claude, qui se trouvait alors à Salins, dans sa famille. Consterné à cette nouvelle, il refusa d'abord ce lourd fardeau de l'épiscopat; mais la crainte d'aller contre la volonté de Dieu si clairement manifestée, l'obligea de l'accepter. Tout le pays de Salins, ainsi que les parents de Claude, virent avec joie élever si haut un Saint qui faisait déjà leur gloire. Conduit à Besançon, il y fut reçu et sacré avec les démonstrations de la plus vive allégresse. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait averti de son élection le pape Jean V, car, bien que les souverains

Pontifes n'intervinssent pas alors directement dans l'élection de chaque évêque, les liens les plus intimes unissaient l'Eglise de Besançon au Saint-Siège.

Dans cette dignité, Claude s'acquitta parfaitement de tous les devoirs d'un pasteur. Bien loin de diminuer ses austérités et son assiduité à la prière, il les augmenta de plus en plus. Il ne manquait jamais d'assister aux divins offices avec ses chanoines. Il entendait avec patience et douceur les causes ecclésiastiques et les terminait toujours si justement, que personne n'en pouvait être mécontent. Ses occupations ne l'empêchaient pas de prêcher son clergé et son peuple, parce qu'ayant l'esprit plein des vérités divines, il ne lui était pas difficile de le répandre sur ses auditeurs. Ses sermons avaient même tant de force, qu'ils arrachaient le vice du cœur des plus endurcis, qu'ils y imprimaient l'amour de la vertu et qu'ils firent un grand changement dans les mœurs de ses diocésains. Dans la visite de sa province, il exerçait en même temps les œuvres de charité corporelle et spirituelle, visitant les malades, assistant libéralement les pauvres et travaillant infatigablement à la conversion des pécheurs et à la réformation des désordres qu'il trouvait dans ses paroisses.

Ce saint évêque avait conservé le titre et les fonctions d'abbé de Saint-Oyand et gouvernait son monastère avec la même sollicitude qu'auparavant. C'était même là que tendaient ses plus tendres affections. Il s'y retira après sept ans d'épiscopat (693), âgé d'environ quatre-vingt-six ans. Il demeura encore à la tête de son abbaye pendant plusieurs années. Tous les historiens de la Franche-Comté s'accordent à dire qu'il parvint à une extrême vieillesse. Sa vie sainte fut couronnée par une mort aussi douce que glorieuse devant Dieu. Quelques jours avant son décès, il fut atteint d'une légère indisposition. Le troisième jour de sa maladie, il rassembla tous ses religieux et leur parla d'une manière admirable de l'amour de Dieu, du mépris des choses terrestres et de la résignation avec laquelle il devait supporter son départ de ce monde. Voyant couler leurs larmes, il leur donna à tous le baiser de paix et les fit sortir de sa cellule, puis il passa toute la nuit en prières. Lorsque le jour fut venu, il se fit conduire à l'église, où il reçut les Sacrements avec la foi la plus vive. Son humilité lui faisait craindre même ces honneurs que l'amitié rend à la dépouille des morts. Quand il fut rentré dans sa cellule, il ordonna à ses disciples de l'inhumer sans pompe et sans éclat, et le cinquième jour de sa maladie, à trois heures après midi, tandis qu'il était appuyé sur le siège où il avait coutume de lire et de prier, il leva les mains et les yeux vers le ciel, et s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le sixième jour de juin, l'an 699 et la quatrième année du règne de Childébert III. Saint Claude avait alors quatre-vingt-treize ans. On embauma son corps, dit un de ses biographes, en l'enveloppant de parfums précieux, et il fut déposé dans l'église de Saint-Oyand. Les Egyptiens ôtaient les entrailles des morts pour les embaumer, de manière à les rendre incorruptibles pour des siècles. Il n'en fut point ainsi de saint Claude car il ne paraissait aucune incision sur son corps, comme on l'a vérifié plusieurs fois. C'est ce qui rendait plus admirable le miracle de son incorruption pendant tant de siècles. Si donc on employa quelques aromates pour sa sépulture, ce fut seulement à l'extérieur, comme on l'avait fait autrefois pour le corps sacré de Jésus Christ, en signe d'affection et de piété.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT CLAUDE

L'humble vœu que saint Claude avait formé à sa dernière heure s'était accompli. On l'avait inhumé dans un sépulcre modeste, et pendant longtemps son tombeau délaissé fut presque sans gloire aux yeux des hommes. C'est au 12^e siècle seulement que Dieu manifesta à son Eglise tous les mérites de notre glorieux pontife. Jusque-là on ne lui avait rendu qu'un culte ordinaire, et les plus anciens Bréviaires manuscrits ne font de lui qu'une simple commémoration. La confiance des fidèles envers notre Saint se manifesta surtout lorsqu'on découvrit que son corps était resté sans corruption depuis sa mort. De nombreux pèlerins accoururent dès lors à son tombeau, pour vénérer ses reliques sacrées et obtenir les grâces que Dieu se plaît à nous communiquer par l'intermédiaire des Saints, en glorifiant leurs vertus. La ville de Saint-Claude prit dès lors des accroissements rapides.

Ce grand serviteur de Dieu a manifesté pendant plusieurs siècles une telle puissance, qu'on l'a surnommé le faiseur de miracles. Le corps du saint évêque avait été exposé jusque-là à la vénération des fidèles dans une châsse sans décoration. Mais en 1249, lorsque les pèlerinages commencèrent à devenir plus fréquents, Humbert de Buenc, abbé de Saint-Oyand, voulut que les deux Saints, dont le monastère portait les noms glorieux, fussent honorés d'une manière moins indigne de leurs mérites. Il fit donc faire deux châsses d'argent d'un riche travail, qui furent placées derrière le maître-autel de l'église. Celle qui était du côté de l'épître renfermait le corps de saint Oyand, et les reliques de saint Claude étaient déposées dans la

châsse qui se trouvait du côté de l'évangile. Cette châsse était de chêne, ornée de pierres précieuses et couverte de tous côtés de lames d'argent avec divers ornements. Le monastère portait déjà dès ce temps les noms de Saint-Oyand et Saint-Claude. Mais ce dernier finit par être, dans la suite, le seul en usage pour désigner la ville et le monastère où Dieu manifestait, par des miracles éclatants, la gloire de son serviteur.

...

Le corps de saint Claude fut sauvé, non sans miracle, des profanations des protestants, dans la guerre de dix ans (1632 à 1642).

...

Rien de plus commun dans le récit des grâces merveilleuses obtenues au tombeau du saint évêque, que le baisement de ses pieds bénis. Trois fois le jour en ouvrait un des côtés de la châsse pour faire baiser au peuple ces pieds vénérés; et cependant, ni l'humidité de l'air, ni l'haleine des pèlerins, n'y causèrent jamais aucune corruption.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 6